



# **Les caractères nationaux des peuples dans les récits de voyage d'Edmondo De Amicis : latinité, orientalisme et européisme**

Laura Fournier-Finocchiaro

## **► To cite this version:**

Laura Fournier-Finocchiaro. Les caractères nationaux des peuples dans les récits de voyage d'Edmondo De Amicis : latinité, orientalisme et européisme. *Transalpina : études italiennes*, 2017, Edmondo De Amicis. *Litterature et societe*, 20, pp.47-64. <hal-01806268>

**HAL Id: hal-01806268**

**<https://hal.science/hal-01806268v1>**

Submitted on 1 Jun 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## **Les caractères nationaux des peuples dans les récits de voyage d'Edmondo De Amicis : latinité, orientalisme et européisme**

### **Résumé**

Les récits de voyage publiés par De Amicis entre 1873 et 1878, examinés dans une optique d'histoire culturelle, nous donnent à voir une représentation des caractères nationaux des peuples des villes et pays visités par le journaliste en Europe (Paris, Londres, l'Espagne, la Hollande), en Afrique (le Maroc) et en Orient (Constantinople). On remarque que l'auteur souligne les éléments de ressemblance entre les peuples de race latine, en insistant sur les liens fraternels entre Italiens, Espagnols et Français. S'il semble souscrire à une division au sein de l'Europe entre peuples septentrionaux et méridionaux, on observe que ses déplacements en Orient lui permettent une redéfinition de l'Europe comme un continent culturellement unifié par la civilisation occidentale. Dans la confrontation avec les autres peuples, il contribue surtout à la construction de l'identité de l'Italie unifiée, qu'il inclut pleinement dans l'ensemble européen dont l'Orient est la figure de l'altérité.

### **Riassunto**

I libri di viaggio pubblicati da De Amicis tra il 1873 e il 1878, presi in esame da una prospettiva di storia culturale, ci offrono una rappresentazione dei caratteri nazionali dei popoli delle città e dei paesi visitati dal giornalista in Europa (Parigi, Londra, la Spagna, l'Olanda), in Africa (il Marocco) e in Oriente (Costantinopoli). Possiamo notare che l'autore evidenzia gli elementi di somiglianza tra i popoli di razza latina, rilevando i legami fraterni tra italiani, spagnoli e francesi. Se pare sottoscrivere a una dissociazione in Europa tra popoli settentrionali e meridionali, possiamo osservare che i suoi spostamenti in Oriente gli permettono una ridefinizione dell'Europa come continente culturalmente unificato dalla civiltà occidentale. Nel confronto con gli altri popoli, De Amicis odeporeico contribuisce soprattutto alla costruzione dell'identità dell'Italia unita, che include pienamente nella collettività europea di cui l'Orient è la figura dell'alterità.

Rien n'est plus indispensable à la connaissance de soi-même ainsi qu'à la construction de sa propre identité que la confrontation plus ou moins conflictuelle avec l'« altérité »<sup>1</sup>. Avec ses récits de voyages publiés entre 1873 et 1878, De Amicis nous livre non seulement des descriptions extrêmement riches et stimulantes de plusieurs villes et pays européens comme l'Espagne, la Hollande, Paris, Londres et extra-européens comme le Maroc et Constantinople, mais il contribue également à la construction de l'identité de l'Italie unie dans la confrontation avec ces autres civilisations. On peut notamment repérer parmi ses récits ceux qui confrontent les Italiens avec les autres « peuples latins » (*Spagna, Ricordi di Parigi*), ceux qui distinguent les « peuples du septentrion » (*Ricordi di Londra, Olanda*) et ceux qui mettent en scène la rencontre avec l'altérité oppositive des peuples de l'Afrique du Nord (*Marocco*) et du Moyen-Orient (*Costantinopoli*)<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> F. Orlando, *L'altro che è in noi : arte e nazionalità*, Turin, Bollati Boringhieri, 1996.

<sup>2</sup> La bibliographie sur la littérature de voyage de De Amicis (« De Amicis odeporeico ») est très riche. Pour une approche d'ensemble, on peut lire entre autres : F. Surdich, « I libri di viaggio di Edmondo De Amicis », in *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi. Imperia, 30 aprile-3 maggio 1981*, F. Contorbia (dir.), Milan, Garzanti, 1985, p. 147-172 ; B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Florence, Olschki, 2000 ; V. Bezzi, *Nell'officina di un reporter di fine ottocento. Gli appunti*

De Amicis, qui entendait le voyage comme une source d'émotions et de divertissements, plus que comme des occasions d'enquête et de connaissance, n'a évidemment pas constitué dans ses récits des traités d'ethnologie ni de géopolitique. L'auteur souhaite conduire son public « de ville en ville » en lui transmettant le goût du voyage et en suscitant chez lui des sentiments de bienveillance envers des cultures et peuples étrangers. Pour flatter son lectorat et plaire à ses éditeurs, De Amicis vise donc à suggestionner et impliquer émotionnellement ses lecteurs, multipliant les effets et sollicitant leur imagination. Il ne faut donc pas lire ses récits de voyage comme des comptes rendus objectifs mais comme des viviers de visions spectaculaires, de tableaux pittoresques et d'impressions, dont l'objectif est d'exciter la curiosité et de toucher le « cœur » du public. Par ailleurs De Amicis a beaucoup puisé dans la littérature de voyage préexistante (prenant parfois même le risque de l'erreur ou du plagiat) et tout comme la majeure partie des voyageurs il est profondément attaché à ses propres convictions, qui ne sont quasiment jamais ébranlées par ses pérégrinations qui viennent au contraire les confirmer ou les renforcer.

Certains de contemporains, comme Carducci, Dossi ou Ghisleri, lui ont reproché son style « sentimental » et particulièrement dans sa prose de voyage l'accumulation d'images, la profusion de détails et d'adjectifs, les fuites dans le fantastique et la valorisation hyperbolique de chaque découverte, qui laissent le lecteur parfois désemparé et sans ligne directrice pour appréhender un lieu, une ville ou un pays. Mais il reste que le public a globalement été séduit par les spectacles mis en scène par De Amicis et a ainsi été influencé par le contenu de ses récits. L'immense succès des livres de voyage de De Amicis<sup>3</sup> et leur diffusion dans l'ensemble de la société<sup>4</sup> ont indéniablement contribué à forger et à alimenter un certain rapport au monde et une certaine représentation durable des caractères nationaux des peuples<sup>5</sup> des pays visités qui méritent d'être examinés dans une optique d'histoire culturelle.

Nous souhaitons ainsi proposer quelques pistes de recherche, en guise de prémisses à des approfondissements futurs, pour tenter de comprendre la conception deamicisienne de l'étranger, en traçant les coordonnées de sa perception du différent et de l'identique. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à son idée de latinité, qu'il interroge lors de son voyage à Rome en 1870 puis de ses voyages en Espagne en 1872 et en France en 1873 et 1878 ; puis nous examinerons ses descriptions des peuples du Nord, qu'il découvre lors de son bref séjour à Londres en 1873 et de son voyage en Hollande pendant l'hiver 1873-1874 ; enfin nous étudierons sa perception des Orientaux, qu'il croise lors de ses voyages au Maroc et à Constantinople en 1875<sup>6</sup>.

## 1. « Cette pauvre race latine »

---

*di viaggio di Edmondo De Amicis*, Padoue, Il Poligrafo, 2007 ; C. Damari, *Tra Occidente e Oriente. De Amicis e l'arte del viaggio*, Milan, Franco Angeli, 2012.

<sup>3</sup> En 1900, *Marocco* en était à sa 14<sup>e</sup> édition, *Olanda* à sa 15<sup>e</sup>, *Costantinopoli* à sa 26<sup>e</sup>, *Ricordi di Londra* à sa 22<sup>e</sup>, *Ricordi di Parigi* à sa 7<sup>e</sup>.

<sup>4</sup> Des extraits de ses récits sont notamment reproduits dans des textes scolaires, comme dans le manuel de G. Bonacci et E. Oberti, *Lecture storiche e geografiche ordinate e ridotte per le scuole medie*, Florence, Bemporad, 1909. Cité par F. Surdich, « I libri di viaggio di Edmondo De Amicis », p. 167.

<sup>5</sup> Pour un encadrement général, voir *Le caractère national : mythe ou réalité ? Sources, problématique, enjeux*, M. Niqueux (dir.), Caen, Cahiers de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines, n° 48, 2007.

<sup>6</sup> Pour des questions de place, nous n'avons pas pu consacrer une section à ses voyages en Amérique du Sud, qui donnent matière à ses récits *Sull'Oceano* en 1889 et *In America* en 1897.

La première expérience significative de De Amicis comme journaliste-reporter se déroule à Rome, où il est présent lors de la prise de la ville par l'armée italienne le 20 septembre 1870<sup>7</sup>. Suite à ce voyage, il publie deux volumes : *Impressioni di Roma*<sup>8</sup> et *Ricordi del 1870-71*<sup>9</sup>. Dans ses récits, le jeune journaliste est pris par l'enthousiasme contagieux des militaires : dans ses *Impressioni di Roma*, il décrit la joie et la satisfaction générales et célèbre les manifestations de tous les symboles de l'italianité visibles dans la ville : drapeaux, cocardes, musique, chants... En revanche il est généralement admis que l'écrivain était peu sensible au mythe de la romanité et ne participa pas aux célébrations rhétoriques des gloires retrouvées de l'Italie. De Amicis affirme en effet :

*Certo il nostro orgoglio nazionale non si può alimentare di quelle glorie ; sono troppo remote, non sono più nostre, il tempo di disepellire le superbie antiche è trascorso per l'Italia col regno dell'Arcadia*<sup>10</sup>.

Le reporter est néanmoins sensible à la « mémoire de la grandeur de Rome » qui fortifie chez le peuple « le sentiment de la patrie et de la dignité nationale ». Il explique à ses lecteurs : « *che l'idea di possedere codesta Roma a poco a poco qualche cosa non gli suscitò e non gl'ispirò di nuovo e di generoso nell'anima, è impossibile* »<sup>11</sup>. Il admet que les Italiens éprouvent naturellement de l'amour pour Rome, car elle est « le premier nom qui fit battre leur cœur d'enfant et fit songer à la résurrection de la grandeur antique » ; ils l'aiment aussi car le monde entier la vénère, parce que tous les étrangers la visitent avec révérence et affection, et parce qu'elle a été célébrée par les poètes et les peintres. L'histoire de l'Italie est liée à celle de Rome et à son « auguste image », et si De Amicis refuse de se servir de la métaphore de la « sainte génitrice des Italiens », il identifie Rome avec une reine (« *l'amiamo perché è una regina scoronata ed afflitta, perché sarà una regina possente e gloriosa, perché è nostra e siamo suoi, perché è bella, meravigliosa ed eterna* »<sup>12</sup> et la nomme « mère de tous les soldats d'Italie »<sup>13</sup>.

Si dans son récit De Amicis n'insiste pas sur le caractère « romain » de la nouvelle Italie, amplement chanté par ses contemporains, on peut remarquer néanmoins qu'il refuse également d'adhérer aux discours sur la « fin de l'alliance des races latines »<sup>14</sup>. La conquête de Rome par le royaume d'Italie ouvre en effet une nouvelle période en Europe où tout à coup l'alliance des races latines semble un produit du passé : les Italiens mettent notamment en sourdine leurs racines communes avec les Français et pointent leurs désaccords passés avec Napoléon autour de la question romaine plutôt que les liens anciens avec la sœur latine et les souvenirs de la collaboration avec la France durant la deuxième Guerre d'indépendance<sup>15</sup>.

<sup>7</sup> Cf. A. Boccolini, *Prospettive di un'analisi odepórica. Il viaggio a Roma di Edmondo De Amicis*, Viterbe, Sette Città, 2015.

<sup>8</sup> E. De Amicis, *Impressioni di Roma*, Florence, Faverio, 1870.

<sup>9</sup> E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, Florence, Barbera, 1872.

<sup>10</sup> E. De Amicis, *Impressioni di Roma*, p. 14.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>14</sup> Sur les débats de l'époque, cf. P. Benvenuto, « Panlatinisme et latinité. Origines et circulation d'un projet d'unification européenne, entre réminiscences napoléoniennes et mythe de la race », in S. Aprile, C. Cassina, P. Darriulat, R. Leboutte (dir.), *Europe de papier. Projets européens au XIXe siècle*, Lille, Presses du Septentrion, p. 267-279 ; F. Zantedeschi, « 'Panlatinismes' et visions d'Europe, 1860-1890 », *ibid.*, p. 281-294.

<sup>15</sup> Sur ces questions, voir F. Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, vol. I *Le premesse*, Bari, Laterza, 1951, notamment le chapitre « L'idea di Roma » ; P. Treves, *L'idea di Roma e la cultura italiana nel secolo XIX*, Milan, Ricciardi, 1952.

Or De Amicis choisit de passer sous silence dans ses récits la crise diplomatique franco-italienne qui accompagne la prise de Rome. Alberto Brambilla<sup>16</sup> parle même d'un déchirement intérieur de l'écrivain face au conflit entre les deux nations, car De Amicis, depuis toujours très attaché à la France, a pourtant désiré sa chute pour que l'Italie recouvre sa capitale historique. Dans ses *Ricordi del 1870-71*, il se rattrape en exprimant toute sa gratitude envers la France et son armée, notamment dans le chapitre « La battaglia di Solferino e San Martino ». C'est surtout dans le chapitre intitulé « Alla Francia » que De Amicis déclare sa peine pour la défaite française dans la guerre franco-prussienne et célèbre la valeur de l'armée française et de Mac Mahon, qui restera pour lui pour toujours le « vainqueur de Magenta ». Il va jusqu'à affirmer le devoir de tout Italien de respecter et honorer les soldats et les généraux français car au-delà des circonstances ce sont pour lui des frères : « *Noi dobbiamo amare e venerare l'esercito francese fuori d'ogni ragione politica, d'ogni interesse nazionale, d'ogni legame di gratitudine [...] voi siete nostri fratelli* »<sup>17</sup>. De Amicis est incapable d'éprouver de l'antipathie pour les Français et ne comprend pas que certains de ses concitoyens puissent être du côté des Prussiens. Les deux peuples « latins » sont pour lui unis par des liens fraternels enracinés et indestructibles.

La même année où il publie ses *Ricordi*, De Amicis effectue un voyage en Espagne comme correspondant du journal florentin *La Nazione*. Le journaliste aurait préféré voyager en France, mais il doit se soumettre à l'intérêt de l'éditeur et du public pour cette autre nation-sœur où depuis 1870 régnait un prince de Savoie, le roi Amédée I<sup>er</sup> d'Espagne (qui abdiquera en février 1873). Son voyage débute le 1<sup>er</sup> février 1872 et dure quatre mois, pendant lesquels De Amicis envoie à Florence quarante-et-un textes, publiés dans la *Nazione* sous le titre « Lettere dalla Spagna ». Il avait néanmoins déjà en tête d'en faire un volume, qui voit le jour l'année suivante<sup>18</sup>. *Spagna*, qui inaugure sa série de récits de voyages, obtient un immense succès, avec près de 30 000 exemplaires vendus<sup>19</sup>. Pour son ouvrage, De Amicis augmente ses notes de reporter avec des informations tirées de ses lectures historiques, sociologiques, artistiques et culturelles. Il construit ainsi une stratification subtile de références culturelles qui s'ajoutent aux informations plus strictement touristiques et folkloriques observées sur place<sup>20</sup>. La structure de l'ouvrage suit les différentes étapes de son voyage (Barcelone, Saragosse, Burgos, Valladolid, Madrid, Aranjuez, Tolède, Cordoue, Séville, Cadix, Malaga, Grenade, Valence), chaque chapitre constituant un récit indépendant. De Amicis a fréquemment recourt à des éléments oniriques, subjectifs et fantastiques, finement entrecroisés avec des éléments objectifs et informatifs. Même si globalement le récit est d'une qualité inégale, le portrait que le reporter dresse de l'Espagne essaye de s'éloigner des stéréotypes de tant d'écrivains romantiques européens, qui décrivaient un pays peuplé exclusivement de beautés andalouses et de toréros ensanglantés. Si les deux *topoi* de la sensualité des femmes et du « sang chaud » des hommes sont bien présents tout au long du

<sup>16</sup> A. Brambilla, *Edmondo De Amicis et la France (1870-1883) : contacts et échanges entre littérature italienne et littérature française à la fin du XIXe siècle*, Thèse de Doctorat, Université de Franche Comté, 2011.

<sup>17</sup> E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, p. 83, 88.

<sup>18</sup> E. De Amicis, *Spagna*, Florence, Barbera, 1873.

<sup>19</sup> Sur son voyage en Espagne, voir entre autres C. Asciti, « Il viaggio in Spagna di Edmondo De Amicis : cultura politica e sessualità rimossa », in *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, XIV, Gênes, Bozzi, 1989, p. 158-174 ; D. De Liso, « Edmondo De Amicis in viaggio. Note sul viaggio in Spagna », *Critica letteraria*, XXXII, 4, 2004, p. 683-721 ; A. Luzi, « Uno scrittore italiano e la Spagna : Edmondo De Amicis », *Rivista di Studi Italiani*, XXXV, 1, 2007, p. 169-180 ; R. Ubbidente, « De Amicis en tour : il racconto del viaggio in Spagna », in Id., *L'officina del poeta. Studi su Edmondo De Amicis*, Berlin, Frank & Timme, 2013, p. 115-148.

<sup>20</sup> Déjà pendant son voyage, De Amicis s'était amplement servi du *Voyage en Espagne* (1843) de Théophile Gautier. Les différentes sources de De Amicis ont été examinées notamment par D. Giurati, « Su alcune derivazioni della Spagna di E. De Amicis », in *Il plagio*, Milan, Hoepli, 1903, p. 14-22.

récit, les Espagnols de De Amicis sont avant tout des citoyens européens, qu'il rapproche à plusieurs reprises des autres peuples latins, tout en soulignant ça et là leurs particularités. Suivant l'imaginaire du XIX<sup>e</sup> siècle, selon De Amicis les peuples sont marqués par un « caractère national » qui est une donnée naturelle d'origine ancienne. Ainsi le « caractère espagnol », bien qu'exacerbé par les passions politiques et les luttes intestines, est selon lui naturellement « bon, loyal, capable de sentiments magnanimes et de sublimes élans d'enthousiasme »<sup>21</sup>. A plusieurs reprises, De Amicis exprime la proximité qu'il ressent entre le caractère espagnol et le caractère italien, de par leur commune « race latine » :

*Che ardenti cuori ! Come mi compiacevo, vedendoli ed ascoltandoli, di appartenere a questa povera razza latina, di cui diciamo ora le sette peste, e come mi rallegravo pensando che più o meno siamo tutti fatti su quello stampo, e che, perdio, potremo abitarci a poco a poco a invidiare lo stampo degli altri, ma non riusciremo a perdere il nostro mai*<sup>22</sup> !

De Amicis souligne que les Espagnols sont cependant souvent enclins à la fureur en politique en raison d'une contamination ethnique entre Latins et Arabes : le peuple se retrouve alors pris de sauvages élans de passion qui trahissent « le mélange du sang arabe avec le sang latin »<sup>23</sup>.

Dans son dernier chapitre, paraphrasant les mots d'un « illustre Italien » (vraisemblablement Baretta), De Amicis explique la transformation qui s'opère sur les étrangers vivant en Espagne, qui sont conduits petit à petit « à s'échauffer le sang et à se torturer l'esprit à propos de la politique, comme si l'Espagne était son pays, et que le sort de son pays dépendait du sort de l'Espagne »<sup>24</sup>. Cette identification est facilitée par la commune origine latine : « *non è possibile, a chi nulla nulla sia latino d'immaginazione e di fibra, il rimaner spettatore indifferente* ». Mais paradoxalement, tandis que le voyageur « devient Espagnol jusqu'au blanc des yeux », il voit l'Europe s'éloigner : « *si scorda l'Europa, come se fosse agli Antipodi, e si finisce col non veder più che la Spagna, come se la governassimo noi, e tutti i suoi interessi fossero nelle nostre mani* »<sup>25</sup>.

On peut ainsi percevoir que dans *Spagna* De Amicis est déjà à la recherche d'un ailleurs (l'Afrique), des éléments exotiques de l'Orient qui éloignent la péninsule ibérique du continent européen.

## 2. Le non-étranger : la France

Au cours des années soixante-dix, De Amicis se rend très brièvement à Paris à deux reprises, en 1873 et en 1878. Dans ses impressions de voyage, on peut remarquer très clairement que De Amicis ne perçoit pas la France comme un pays relevant de l'étranger<sup>26</sup>. Paris a toujours été en effet sa « deuxième patrie culturelle »<sup>27</sup>. Tous les livres de De Amicis sont truffés de citations en langue française et de références à des auteurs français (auxquels il consacrera ses *Ritratti letterari* en 1881), au premier desquels figurent Victor Hugo et Emile Zola.

<sup>21</sup> E. De Amicis, *Spagna*, p. 246-247.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 476.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 476-477.

<sup>26</sup> Pour une analyse et une bibliographie exhaustive sur le sujet, cf. A. Brambilla, *Edmondo De Amicis et la France (1870-1883)*.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 63.

De Amicis effectue son premier séjour à Paris alors qu'il est en train de rédiger son volume sur l'Espagne et qu'il se déplace en Hollande. Il y rédige onze lettres qu'il envoie à *La Nazione* entre le 5 juin et le 22 juillet 1873<sup>28</sup>. C'est un premier voyage décevant pour l'homme de lettres qui aurait souhaité avoir plus de moyens et de temps pour profiter pleinement des plaisirs offerts par la capitale française. Ses premières impressions mettent ainsi à distance la sœur latine : « *Troppa gente, troppa vita, troppe tentazioni : non è un paese per una natura combustibile come la mia* »<sup>29</sup>.

Mais à la lecture de ses lettres on remarque que De Amicis vise avant tout à rassurer les Italiens sur les rapports politiques entre les deux pays. Il ne cache pas les relations diplomatiques difficiles entre la France et l'Italie, et sa crainte en particulier d'une explosion générale du cléricalisme en France après l'élection du président Mac-Mahon. Mais dans ses comptes rendus de conversations avec des Français sur leurs sentiments vis-à-vis de l'Italie et sur la possibilité d'une intervention militaire française à Rome, il rassure les lecteurs en leur assurant que pour le parti légitimiste français une guerre contre l'Italie pour la question de Rome serait une « folie ». La seule véritable rancœur de l'écrivain italien concerne l'ignorance des Français en matière de culture italienne contemporaine, en particulier leur méconnaissance de Manzoni qu'il constate à l'occasion de sa mort le 22 mai 1873, très peu relayée en France. Au terme de son séjour, De Amicis renonce à publier un recueil de ses impressions, contrairement à ce qu'il fera cinq ans plus tard.

Après son premier séjour, De Amicis cherchait une nouvelle occasion pour retourner à Paris. Il y est invité en 1878 par l'écrivain et journaliste Edmond About pour participer au Congrès littéraire international où il devait rencontrer Victor Hugo, au même moment où se déroule une exposition universelle. De Amicis se rendra finalement à Paris avec Giuseppe Giacosa pour le compte de l'éditeur Treves, auquel ils doivent envoyer des textes à publier dans *l'Illustrazione italiana*. De Amicis et Giacosa restent à Paris pendant environ quinze jours, du 8 au 20 juin 1878, pendant lesquels De Amicis assiste à une partie du Congrès littéraire, visite l'Exposition et réalise des entretiens (à Victor Hugo et à Emile Zola) ; il rédige ses textes après son retour. Les reportages de De Amicis paraissent sans cadence fixe dans *l'Illustrazione* entre le 7 juillet et le 24 novembre 1878, puis début janvier 1879 Treves fait paraître le volume *Ricordi di Parigi* en cinq chapitres (*Il primo giorno a Parigi ; Uno sguardo all'Esposizione ; Vittor Hugo ; Emilio Zola ; Parigi*), qui reprend sans variations les articles publiés en 1878. Son ouvrage aura un succès un peu moindre que ses autres récits de voyage, ce qui peut s'expliquer par la saturation du marché de documents italiens sur Paris<sup>30</sup>.

Le regard que porte De Amicis sur Paris se nourrit de la riche littérature et des expériences des voyageurs italiens dans la capitale tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. En particulier, face à

---

<sup>28</sup> Retranscrites par A. Brambilla dans sa thèse, p. 443-503.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>30</sup> Cf. la présentation d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudé, dans E. De Amicis, *Souvenirs de Paris. L'Exposition universelle de 1878*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2015. Sur le volume de De Amicis, voir aussi F. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », in *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi. Imperia, 30 aprile-3 maggio 1981*, p. 193-234 ; E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo De Amicis », *Chroniques italiennes. Mélanges offerts à Pierre Laroche*, 69/70, 2002, p. 65-82 ; M. L. Zito, « Edmondo De Amicis viaggiatore in Francia. I Ricordi di Parigi », *Carte di viaggio. Studi di lingua e letteratura italiana*, n° 5, 2012, p. 91-102.

<sup>31</sup> La « capitale du XIX<sup>e</sup> siècle », pour reprendre l'expression de Walter Benjamin, a inspiré une longue liste d'écrivains, d'artistes et de patriotes de toutes nationalités, qui ont regardé la France tour à tour comme un modèle, un repoussoir et une menace. Cf. *Gallomanie et gallophobie. Le mythe français en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, L. Fournier-Finocchiaro, T.-I. Habicht (dir.), Rennes, PUR, 2012. Sur les « souvenirs de Paris » que livrent en particulier les visiteurs italiens, cf. A. Gendrat-Claudé, « Dans le "cloaque puant". Paris, synthèse des

l'immensité de Paris et à l'hégémonie de sa culture dans la péninsule, les voyageurs italiens expriment souvent un sentiment d'infériorité, compensé par leur volonté d'épingler tous les vices et les ridicules du « parisianisme », en rappelant au passage la richesse des villes et de la culture italienne, passé et présente, malheureusement ignorée par les Français. C'est ce mouvement rhétorique qui passe parfois sans transition de l'enthousiasme à la vitupération que l'on retrouve dans le récit de De Amicis.

L'impression qui saisit le voyageur au contact du peuple parisien est celle d'un déjà-vu : « la population n'est pas nouvelle »<sup>32</sup>. Le voyageur croit en effet reconnaître autour de lui tous les personnages des romans français qu'il a lus. Les circonstances de l'Exposition universelle ont néanmoins modifié la population de Paris, où De Amicis voit « défiler tout l'Occident »<sup>33</sup>. C'est dans le dernier chapitre que le journaliste italien livre ses réflexions sur les Français, même si ce n'est pas tant le caractère du peuple français que l'effet de la ville de Paris sur le visiteur (ou ses habitants) qui est décrit par De Amicis. Le rythme de vie parisien impose sur la population résidente ou en visite une accélération ainsi qu'une énergie – et des moyens financiers – inépuisables, face à « cette immense foule qui court aux plaisirs »<sup>34</sup>. De Amicis reprend la plupart des critiques morales (corruption et légèreté des mœurs) adressées à Paris par tous les observateurs, en parlant de « sensualité immense et morbide ». Il reproche ensuite à Paris et aux Parisiens leur insolence, leur superficialité – qu'il compare à l'authenticité des villes italiennes de Gênes, Florence, Venise, Rome –, la vulgarité des femmes, la vanité des hommes, leur manie de vouloir toujours faire de l'esprit et de poser en permanence et bien sûr leur matérialisme. Face à cet étalage de la supériorité transalpine, il s'exclame : « Ô pauvres Italiens, comme votre amour-propre est malmené à Paris ! »<sup>35</sup>.

Mais cette distance entre les deux peuples n'est qu'une illusion, car les deux nations sœurs sont si proches que Paris « ne paraît pas étranger, puisque l'on y retrouve toutes les réminiscences de notre vie intellectuelle »<sup>36</sup>. Le plus gros risque que fait courir Paris sur les Italiens est celui du « *lenocidio gallico* » défini par Gioberti : ce « charme insidieux des Français »<sup>37</sup> peut faire perdre la raison et le sentiment de la patrie aux visiteurs.

### 3. Les peuples du Nord

En revanche, le journaliste-reporter exprime une distanciation bien plus marquée lorsqu'il se rend en Europe du Nord. Sa perception de la différence de nature entre les peuples septentrionaux et les peuples méridionaux est guidée en particulier par les réflexions d'Hippolyte Taine<sup>38</sup>, qu'il étudie avant de se rendre en Hollande et qui lui fournit des éléments d'interprétation de la division raciale européenne.

De Amicis planifie d'abord un bref séjour de détente à Londres avant de prendre la route pour les Pays Bas. Il ne se documente pas, cherchant un guide sur place (dont il ne fera pas mention dans ses textes). En cours de route ses intentions changent et il rédige des articles, qu'il tente ensuite d'offrir à des journaux<sup>39</sup>. L'éditeur Treves, qui avait déjà publié *La vita*

---

vices français chez les voyageurs italiens du XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue des études italiennes*, n°59, 1-4 : *Les « rivales latines »*. Lieux, modalités et figures de la confrontation franco-italienne, 2013, p. 147-163.

<sup>32</sup> E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, p. 9.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>37</sup> Selon la traduction d'A. Gendrat.

<sup>38</sup> H. Taine, *Philosophie de l'art dans les Pays Bas*, Paris, Germer Baillière, 1869.

<sup>39</sup> L. Pasquini, « Edmondo De Amicis : i Ricordi di Londra e la letteratura di viaggio », in *Scrittori italiani in Inghilterra, Atti del Convegno Internazionale, Chieti, 20-22 ottobre 2003*, G. Oliva (dir.), Naples, Edizioni



*militare* en 1868, lui fait la meilleure offre pour la publication de ses lettres en quatre épisodes dans son périodique *La Nuova Illustrazione Universale*, puis le volume des *Ricordi di Londra* est mis en vente dès le mois de mai 1874. Les textes de De Amicis représentent une cinquantaine de pages et sont suivis d'un texte du journaliste et géologue français Louis Laurent Simonin sur les quartiers pauvres de Londres.

De Amicis ne cache pas ses difficultés pour se mesurer à la description d'une ville très visitée, et pour Alberto Brambilla il s'agit d'un récit de voyage « atypique, et peut-être le plus faible de De Amicis, non seulement pour sa dimension réduite »<sup>40</sup>.

De Amicis voyage seul, n'a pas de programme, ne connaît pas la langue et a peu d'argent, mais il est porté par une sorte d'euphorie en traversant la Manche<sup>41</sup>. Après une description de son arrivée un peu chaotique, le récit de voyage retrouve une tonalité plus conventionnelle. Le journaliste souligne la vaste étendue des docks, le « grand mouvement » des foules et des transports. Dans sa description de la ville, les comparaisons des deux capitales européennes Londres et Paris sont fréquentes. Londres lui fait toutefois penser à une mosaïque importée de tous les pays et de tous les temps :

*Ad ogni cantonata, si vede qualcosa che trasporta la immaginazione a mille miglia lontano dal luogo dove uno si trova. In un punto è una reminiscenza confusa di Venezia, altrove è un'aria vaga di Roma, qui balena alla mente Siviglia, là vien pensato a Colonia, un po' più oltre sembra d'essere in una strada di Parigi*<sup>42</sup>.

Tout est néanmoins rendu plus austère par la fumée et le brouillard qui recouvrent la ville. Dans son dernier tableau, De Amicis revient sur le sentiment d'écrasement et d'infériorité ressenti par un voyageur italien face aux « peuples du Nord » :

*La grandezza e la ricchezza di Londra mi facevano ogni momento una impressione diversa. Alle volte sentivo il mio amor proprio d'italiano, schiacciato ; ricordavo con dispetto le meschine vanterie a cui ci lasciamo andare in casa nostra, paragonandoci soltanto con noi medesimi ; mi proponevo, quando fossi in Italia, di rintuzzarlo con sarcasmo ; avrei voluto esser nato inglese, per aver diritto di guardare dall'alto in basso i latini*<sup>43</sup>.

Mais il fustige aussi la vanité des Anglais : « *Altre volte invece, lo spettacolo della superiorità di quel paese mi faceva sentire pel mio un affetto più vivo, misto di pietà gentile* »<sup>44</sup>.

Le récit s'achève sur l'image d'une communauté idyllique des peuples qui se retrouvent au pub pour boire de la bière : De Amicis a rencontré cinq jeunes hommes sympathiques, formant avec lui un groupe de six Etats : l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne et la Hollande : « *– tre popoli latini e tre popoli nordici, – quattro monarchie sane e due repubbliche malate* »<sup>45</sup>.

Après être passé par Londres, De Amicis effectue un bref séjour de dix jours en Hollande, où il ne rencontre aucun Hollandais, pensant à un petit ouvrage, mais l'éditeur Barbera insiste

---

Scientifiche Italiane, 2003, p. 187-207 ; A. Brambilla, « Appunti sulla storia editoriale dei *Ricordi di Londra* di Edmondo De Amicis », *Studi e problemi di critica testuale*, n° 89, 2014/2, p. 257-280.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>41</sup> E. De Amicis, *Ricordi di Londra*, Milan, Treves, 1882, p. 9.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 58.

pour qu'il y retourne pendant l'hiver 1873-74 afin de rédiger un ouvrage plus volumineux<sup>46</sup>. Le journaliste avait commencé à se documenter sur la Hollande lors de son séjour à Paris, et son voyage est totalement balisé de ville en ville pour offrir la vision la plus complète possible du pays. À son retour, il rédige un long récit de 479 pages. Chaque étape est exploitée pour illustrer et commenter un secteur particulier du pays : le commerce à Rotterdam, la peinture à La Haye, la littérature et l'instruction à Delft, l'histoire à Leyde, la philanthropie et l'action sociale à Amsterdam, la floriculture à Haarlem, etc... De Amicis préfère toutefois écarter les informations trop techniques et invente des dialogues, rapporte des légendes et colore sa prose avec toute sorte d'artifices rhétoriques (métaphores, comparaisons, hyperboles), puisant dans ses nombreuses lectures et allant parfois jusqu'au plagiat.

Son premier chapitre est consacré aux terres hollandaises arrachées par l'homme à la mer ; il a une fonction importante pour expliquer très positivement le caractère national des Hollandais :

*un popolo molto diverso dagli altri. [...] Il genio olandese è in perfetta armonia col carattere fisico dell'Olanda. Basta guardare i monumenti della gran lotta combattuta da questo popolo col mare, per comprendere come il suo carattere distintivo debba essere la fermezza e la pazienza, accompagnata da un coraggio calmo e costante*<sup>47</sup>.

De Amicis, qui a lu l'ouvrage de Taine consacré à la peinture hollandaise, reprend à l'identique sa distinction entre deux groupes de peuples dans la civilisation européenne : d'un côté « les peuples latins ou latinisés » (Italiens, Français, Espagnols et Portugais) et de l'autre les « peuples germaniques » (Belges, Hollandais, Allemands, Danois, Suédois, Norvégiens, Anglais, Écossais, Américains). Selon Taine, « Dans le groupe des peuples latins, les Italiens sont, sans contredit, les meilleurs artistes ; dans le groupe des peuples germaniques, sans contredit, ce sont les Flamands et les Hollandais »<sup>48</sup>.

Tout comme Taine, De Amicis situe les Hollandais parmi les « peuples du septentrion »<sup>49</sup>, mais il insiste aussi sur le fait qu'ils présentent une grande variété ethnique :

*Tra la Zelanda e l'Olanda propriamente detta, fra l'Olanda e la Frisia, tra la Frisia e la Gheldria, tra la Groninga e il Brabante, malgrado tanti vincoli comuni e la vicinanza grandissima, non v'è meno differenza che fra le provincie più lontane dell'Italia e della Francia: differenza di lingua, di costumi, di carattere; differenze di razza e di religione*<sup>50</sup>.

Dans tous les cas, il s'agit d'un peuple bien différent des méridionaux de race latine, comme il le souligne lorsqu'il croise un Hollandais atypique qui fait exception et ressemble à « nous autres Latins » : « *Per mia fortuna m'ero imbattuto in uno di quei pochi Olandesi che hanno comune con noi Latini la debolezza di amar il suono della propria voce* »<sup>51</sup>. Tout son récit tend à faire ressortir ces différences voire à les exacerber. Par exemple De Amicis, qui n'avait pas manqué de critiquer le caractère bigot des Espagnols, laissant transparaître son exaspération vis-à-vis du cléricalisme, glisse dans son récit hollandais beaucoup de préjugés

<sup>46</sup> D. Aristodemo, « L'Olanda di Edmondo De Amicis » in *Atti del Convegno nazionale di studi (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981)*, F. Contorbis (dir.), Milan, Garzanti, 1985, p. 173-192 et E. De Amicis, *Olanda*, éd. D. Aristodemo, Gênes, Costa & Nolan, 1986.

<sup>47</sup> E. De Amicis, *Olanda*, Milan, Treves, 1876, p. 13-14.

<sup>48</sup> H. Taine, *Philosophie de l'art dans les Pays Bas*, p. 1.

<sup>49</sup> E. De Amicis, *Olanda*, p. 15.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 22.

et jugements de valeur sur le protestantisme. Il fait également des commentaires sur la langue sans équivoques sur ses préférences. Il dresse néanmoins au final un portrait très positif d'un pays prospère et satisfait, dessinant une sorte de modèle vertueux que pourrait prendre en exemple la bourgeoisie italienne pour son projet de progrès civil.

Dans ses descriptions du caractère national hollandais, il insiste sur l'ardeur au travail, les qualités pratiques et économes. L'éthique volontariste et la ténacité des Hollandais suscite le respect et même une volonté d'émulation, mais n'inspire pas l'enthousiasme ni même une sympathie spontanée, comme on peut le comprendre par la fréquence des négations :

*Un popolo pacifico, operoso, pratico, riabbassato continuamente, per dirla colle parole d'un gran poeta tedesco, a una realtà prosaica, dalle occupazioni d'una vita volgare e borghese; che coltiva la sua ragione a spese della sua immaginazione; che vive, per conseguenza, più d'idee chiare che di immagini belle; che rifugge dalle astrazioni, che non si slancia col pensiero di là dalla natura, colla quale è in lotta perpetua; che non vede che ciò che è, che non gode che di ciò che possiede, che fa consistere la sua felicità nella quiete agiata e onestamente sensuale d'una vita senza passioni violente e senza desiderii scomposti*<sup>52</sup>.

Dans le chapitre *Frisia*, De Amicis met en scène un (faux) dialogue avec un Frison qui vise à faire ressortir leurs différences respectives : « *Il discorso cadde sull'antica Frisia e sull'antica Roma [...] finimmo per discorrere tale e quale come s'egli fosse stato un frisone dei tempi di Olennio ed io un romano dei tempi di Tiberio, ciascuno facendo l'avvocato del suo paese* »<sup>53</sup>. Seulement le narrateur s'aperçoit que le Frison connaît Tacite par cœur et bat en retraite. S'il admet que quant à l'érudition certains Hollandais peuvent être supérieurs aux latins, il n'en reste pas moins qu'ils n'ont pas été fait avec le même moule :

*gli domandai amichevolmente se delle prepotenze dei miei padri egli serbava qualche rancore con me. — « Oh signore! » — rispose tendendomi una mano, come se gli avessi fatto quella domanda sul serio: « nemmeno per ombra! » — O sbaglio, — dissi tra me, — o di questa ingenuità nei nostri paesi non ce n'è più la semenza. — E non potevo finir di guardarlo, tanto mi pareva d'uno stampo differente dal mio*<sup>54</sup>.

#### 4. Orientalisme et européisme : *Maroc et Constantinople*

Cette différence entre Européens du Nord et Européens du Sud est en revanche complètement gommée lorsque De Amicis s'aventure en dehors du continent, lors de ses voyages au Maroc et à Constantinople. Les peuples septentrionaux et les peuples latins retrouvent miraculeusement leur unité dans la perception d'un Occident triomphalement « civilisé », pour les voyageurs et touristes du XIX<sup>e</sup> siècle qui sont de plus en plus attirés par les espaces extra-européens de l'Orient<sup>55</sup>. Cette région fantasmatique, perçue comme antinomique de l'Occident, confusément située entre l'Afrique septentrionale et le Japon, est pour tous les voyageurs de l'époque une source à la fois de fascination et de répulsion. Les récits de De Amicis donnent à voir sa rhétorique de l'« exotique », défini comme « représentation des hommes et des sociétés qui n'appartiennent pas à l'Europe, et qui constituent par là son

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 421.

<sup>55</sup> La deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle représente l'âge d'or de l'exotisme. Cf. E. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris Seuil, 1997 (2<sup>e</sup> éd.) ; D. Pageaux, « Orientalisme », in *Grand Atlas des littératures*, Paris, Enciclopedia Universalis, 1990, p. 310-311 ; M. Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

altérité»<sup>56</sup>. La rencontre conflictuelle avec ces régions permet au représentant de la civilisation européenne une autocélébration de soi. Nous verrons ainsi comment, dans *Marocco* et *Constantinopoli*, De Amicis contribue à construire l'identité de l'Italie unifiée par un double mouvement d'opposition à l'Orient et d'englobement de l'Italie dans l'ensemble européen. Il dépeint les Orientaux en constant rapport d'opposition avec la civilisation occidentale, et il définit en retour la culture européenne comme seul modèle possible, car si l'Orient est un espace pour les sensations, il ne peut prétendre à être un modèle culturel.

De Amicis est invité en 1875 par Stefano Scovasso, Consul Général d'Italie à Tanger, à se joindre à la première mission diplomatique du jeune Royaume d'Italie auprès du Sultan du Maroc, Moulay el Hassan. Il est accompagné par deux peintres, Stefano Ussi et Cesare Biseo. *Marocco* est le récit du voyage, fait en grande pompe dans la caravane de l'Ambassade, de Tanger jusqu'à Fès<sup>57</sup>. Scovasso et le gouvernement italien pouvaient légitimement attendre de lui un récit de voyage en accord avec la ligne politique officielle ; De Amicis est parfaitement conscient de son rôle et dans le récit l'engagement de l'écrivain en faveur du gouvernement piémontais est évident. Le récit, composé de descriptions soignées et efficaces, est structuré comme un itinéraire en plusieurs étapes vers l'intérieur du pays, où les différentes villes traversées se suivent et sont ordonnées chapitre après chapitre. Dans son récit, De Amicis semble mettre en œuvre « une distanciation qui n'est pas seulement le signe du professionnalisme journalistique de l'envoyé spécial, mais qui suggère également l'absence totale d'identification, la parfaite divergence socio-éthique du locuteur »<sup>58</sup>. Dans *Marocco* la « divergence » entre l'auteur et les habitants du pays africain est d'autant plus marquée qu'elle est aussi ethnique :

*La prima cosa che mi colpì, e più fortemente ch'io non possa esprimere, fu l'aspetto della popolazione. [...] Mi passavano accanto faccie bianche, nere, giallastre, bronzine ; teste ornate di lunghissime ciocche di capelli e cranii rapati e lucidi come palle metalliche ; uomini secchi come mummie ; vecchi d'una vecchiezza orrenda ; donne col viso e tutta la persona ravvolta in un mucchio informe di cenci ; bimbi con lunghe trecce ; visi di sultani, di selvaggi, di negromanti, d'anacoreti, di banditi, di gente oppressa da una tristezza immensa o da una noia mortale ; pochi o nessuno sorridente ; gli uni dietro gli altri silenziosi e lenti come una processione di spettri per il viale d'un camposanto. Non so come, ma davanti a quello spettacolo, sentii il bisogno d'abbassar gli occhi sopra me stesso, e di dire dentro di me: — Io sono il tale dei tali, il paese dove mi trovo è l'Africa, e costoro sono Arabi — e riflettere un momento per ficcarmi questa idea nella testa*<sup>59</sup>.

<sup>56</sup> M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 14.

<sup>57</sup> E. De Amicis, *Marocco*, Milan, Treves, 1876. Sur ce récit, cf. V. Caratozzolo, « Intervistare, commentare, denigrare : la manipolazione dell'informazione in un diario di viaggio di Edmondo De Amicis », in *Miscellanea di Storia delle esplorazioni*, XVII, Gênes, Bozzi, p. 199-210 ; V. Bezzi, *De Amicis in Marocco : l'esotismo dimidiato : scrittura e avventura in un reportage di fine Ottocento*, Padoue, Il poligrafo, 2001 ; M. Pagliara, « Il "Marocco" di E. De Amicis, o "La bella scena in uno spettacolo di un'ora" », *La Nuova Ricerca*, 2003, 12, p. 97-113 ; F. Surdich, « Il Marocco nei resoconti dei viaggiatori italiani del periodo postunitario », *Carte di viaggio*, n° 1, 2008, p. 1-23 ; D. Valentini, « A view from Africa: Edmondo De Amicis and the formation of a national identity in post-unification Italy », *Forum Italicum*, n° 47/2, 2013, p. 336-345.

<sup>58</sup> Cette position du spectateur distancié, qu'Edwige Comoy Fusaro constate dans le roman *Sull'Oceano*, est déjà marquée dans les récits de voyage extra-européens de De Amicis. Cf. Edwige Comoy Fusaro, « Le spectateur controversé : réflexions sur les modalités de la narration dans *Sull'oceano* de Edmondo De Amicis », *Cahiers de Narratologie*, REVEL, n° 14, 2008, p. 2.

<sup>59</sup> E. De Amicis, *Marocco*, p. 4-5.

De Amicis emploie des expressions visant à rabaisser les populations africaines surtout lorsqu'il décrit des Noirs. Son racisme<sup>60</sup> est palpable lorsqu'il décrit par exemple l'esclave noire du ministre, qui lorsqu'elle se retire « laisse dans la pièce la puanteur nauséabonde d'une bête sauvage, propre de la race noire »<sup>61</sup>, ou encore un « noir de cinquante ans » :

*la più grottesca, la più spropositata, la più imperiosamente ridicola figura che sia mai comparsa sotto la cappa del cielo ; ed ho un bel mordermi le dita, e dirmi che è ignobile il ridere delle deformità umane, e farmi vergogna in mille maniere ; — è inutile, — è un riso che vince le mie forze, — ci dev'esser dentro qualche intenzione misteriosa della Provvidenza, — bisogna che scoppi ! E Dio mi perdoni : mi venne più volte l'idea di comprarlo per farmene una pipa*<sup>62</sup>.

L'image d'ensemble du monde arabo-marocain, comme De Amicis le reconnaît lui-même, ne s'éloigne pas beaucoup des stéréotypes offerts par la littérature de voyage anglaise et française depuis près d'un siècle<sup>63</sup> :

*Più studio questi mori e più tendo a credere che non siano molto lontani dal vero, come mi parvero da principio, i giudizi dei viaggiatori, i quali sono concordi nel chiamarli una razza di vipere e di volpi, falsi, pusillanini, umili coi forti, insolenti coi deboli, rosi dall'avarizia, divorati dall'egoismo, accesi dalle più abbiette passioni che possano capire nel cuore umano*<sup>64</sup>.

Mais on voit aussi que le spectacle des « milles variétés » de la ville marocaine provoque chez le narrateur une sorte de « crise d'identité » qui révèle une certaine difficulté à soutenir la rigide répartition des rôles définie au départ. En particulier, De Amicis déclare à plusieurs reprises ressentir une certaine « honte » de son aspect vestimentaire face à l'élégance des Maures :

*Io mi vergogno quando mi passa accanto un bel moro vestito in gala. Paragono il mio cappelluccio al suo enorme turbante di mussolina, la mia misera giacchetta al suo lungo caffettano color di gelsomino o di rosa, l'angustia, insomma, del mio vestiario grigio e nero, all'ampiezza, al candore, alla dignità semplice e gentile del suo, e mi par di far la figura d'un scarabeo accanto a una farfalla*<sup>65</sup>.

Pendant le voyage entre Tanger et Fès, De Amicis raconte une autre scène où il fait l'expérience de la moquerie des soldats de l'escorte vis-à-vis de la mise des « Européens civilisés ». Inversant les rôles, le narrateur intègre le point de vue des Arabes dans sa culture bourgeoise et paternaliste et il se regarde de l'extérieur, reconnaissant effectivement le caractère plutôt « ridicule » de l'aspect physique des Européens, tout en affirmant cependant leur indéniable supériorité intellectuelle :

*Dieci volte il giorno, mentre ci scorazzavano intorno quei superbi cavalieri, ci dicevamo gli uni agli altri : — Sì, siamo civili, siamo i rappresentanti d'una grande nazione, abbiamo più scienza nella*

---

<sup>60</sup> Sur la construction du discours racial et raciste en Italie, cf. *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia 1870-1945*, A. Burgio (dir.), Bologne, Il Mulino, 1999 ; G. Gabrielli, *Il curriculum « razziale ». La costruzione dell'alterità di « razza » e coloniale nella scuola italiana (1860-1950)*, Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2015 ; *Aux origines de la pensée de la « race » en Italie*, E. Bovo et A. Aramini (dir.), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (à paraître).

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 405.

<sup>63</sup> Pour une étude comparée, voir V. Vittorini, *L'image du monde arabe dans la littérature française et italienne du XIX<sup>e</sup> siècle : analogies, différences, possibles influences*, Thèse de Doctorat, Université de Nice, 2015.

<sup>64</sup> E. De Amicis, *Marocco*, p. 372-373.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 20.

*testa, noi dieci, che non ce ne sia in tutto l'Impero dei Sceriffi; ma piantati su queste mule, vestiti di questi panni, con questi colori, con questi cappelli, in mezzo a loro, per dio, siamo brutti! Ah! quant'era vero! L'ultimo di quegli straccioni a cavallo era più gentile, più maestoso, più degno dello sguardo d'una donna, che tutti, messi in un fascio, i bellimbusti d'Europa*<sup>66</sup>.

C'est surtout dans le long dialogue final (le seul) entre De Amicis et un Marocain, un commerçant aisé de Fès, que la confrontation entre les civilisations « arabo-musulmane » et « occidentale » est abordée le plus longuement. Le narrateur presse son interlocuteur pour savoir ce qu'il pense de l'« Occident » qu'il a pu visiter, mais il n'obtient pas la reconnaissance de la suprématie indiscutable de la civilisation européenne à laquelle il s'attendait. En effet, le commerçant exprime son refus de la modernité que voudraient imposer les Européens au nom d'un conservatisme, veiné de fatalisme, qui reflète selon De Amicis l'opinion de l'élite marocaine : « *Lasciateci dunque in pace. Non vogliate che tutti vivano a modo vostro e sian felici come volete voi. Rimaniamo tutti nel cerchio che Allà ci ha segnato* »<sup>67</sup>.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que la considération que De Amicis accorde au point de vue du Marocain ne soit pas exempte d'une forte hiérarchisation entre l'identité italienne-occidentale et l'identité arabe. Le narrateur déclare en effet sans ambages que les pays occidentaux visités par le commerçant marocain sont « des pays merveilleusement différents et supérieurs au sien »<sup>68</sup>. De Amicis se sent naturellement supérieur à l'Arabe, et il le voit comme un enfant face aux merveilles de la civilisation occidentale. S'il laisse l'Arabe exposer tous ses arguments en respectant la diversité de son point de vue, il souhaite également montrer aux lecteurs qu'il ne considère pas que le commerçant marocain soit capable d'opposer des arguments valides à ses affirmations apologétiques sur la culture européenne.

La prise de position est la même dans *Costantinopoli*<sup>69</sup>, publié un an après *Marocco*, même si le voyage que De Amicis avait fait en compagnie du peintre Enrico Yuncck était précédent. Le récit de De Amicis, qui obtient un immense succès et qui est apprécié encore aujourd'hui<sup>70</sup>, est une ode triomphale à la gloire de l'orientalisme. Le narrateur s'éloigne de la structure du récit de voyage adoptée pour *Spagna* ou *Marocco* : De Amicis ne suit pas un parcours ordonné et le récit se déploie comme un labyrinthe où évolue le flâneur qui vagabonde dans la ville en rêvassant. Par ailleurs, le journaliste-reporter n'avait pas pris beaucoup de notes pendant son bref séjour à Istanbul. C'est par la suite qu'il « gonfle » son texte publié près de trois ans après son voyage. Après tout ce temps, il lui reste son impression générale, qui est celle globalement d'une déception vis-à-vis du « divin Orient de nos rêves », qui laisse voir aussi « un autre Orient plus lugubre, immonde, décrépît, qui dépasse notre imagination la plus noire »<sup>71</sup>. De Amicis perçoit la tension latente dans la ville entre tradition et modernité, les bouleversements mais aussi les résistances face aux réformes entreprises depuis le début du siècle par les souverains. Mais il fait très peu de mentions dans son texte à l'actualité politique et diplomatique turque et en général le narrateur montre peu d'intérêt vis-à-vis des aspects

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 226-227.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 409.

<sup>69</sup> E. De Amicis, *Costantinopoli*, Milan, Treves, 1877-1878, 2 vol. Nos citations sont tirées de l'édition en un seul volume de 1883. Sur ce récit, cf. la présentation de Luca Scarlini dans l'édition *Costantinopoli*, Turin, Einaudi, 2007 ; E. Petrosillo, « L'Orientalismo sadiano nella scrittura di De Amicis », *Rivista di studi italiani*, a. XXV, n. 1, 2007, p. 181-200 ; M. Giammarco, « *Costantinopoli* : il "sogno orientale" di De Amicis », *Carte di viaggio*, n° 1, 2008, p. 117-134.

<sup>70</sup> L'écrivain turc Orhan Pamuk, dans son livre *Istanbul : Souvenir d'une ville* (Paris, Gallimard, 2008) affirme qu'il s'agit du « meilleur livre sur Istanbul du XIX<sup>e</sup> siècle », p. XXIV.

<sup>71</sup> E. De Amicis, *Costantinopoli*, p. 31.

« modernes » de la Turquie. En effet, le journaliste reporter était parti à la recherche de l'« Orient authentique », et les descriptions des transformations contemporaines de la ville sont souvent connotées négativement dans son récit.

En revanche, face à toute manifestation d'éléments qu'il qualifie d'« orientaux », le ton de De Amicis se fait élogieux et positif, comme lorsqu'il évoque la partie d'Istanbul « où tout est purement oriental » :

*Qui regna una pace profonda, e si può contemplare tranquillamente in tutti i suoi aspetti quell'Oriente misterioso e geloso, che sull'altra riva del Corno d'oro non si vede che a tratti fuggitivi in mezzo alla confusione rumorosa della vita europea*<sup>72</sup>.

Tous les éléments qui renvoient à la vie européenne sont décrits comme confus, bruyants, déplacés : on le voit notamment à son emploi du mot « *stonatura* » (fausse note) lorsqu'il croise un tramway. Mais au fond, même la beauté de certains quartiers orientaux de la ville n'est qu'une façade : Istanbul est décrite comme une scène de théâtre où tout est mis en œuvre pour créer une « belle illusion » : « *Non v'è nessuna città al mondo, io credo, nella quale la bellezza sia così pura apparenza come a Costantinopoli* »<sup>73</sup>. Les métaphores et comparaisons issues des arts de la scène sont très fréquentes, ainsi que les descriptions très oniriques, comme celle du Grand Bazar, dépeint comme un microsome infernal.

Le narrateur-spectateur de ce grand théâtre observe également la population locale comme s'il s'agissait d'acteurs et de personnages intentionnés à le divertir. De Amicis se place d'abord *Sur le pont* qui traverse le Bosphore pour examiner la foule, et dans tout le chapitre il veut rendre compte de la variété humaine présente à ce carrefour de l'Europe et de l'Asie. C'est un croisement de races, de types humains et de classes sociales : « *È un mosaico cangiante di razze e di religioni che si compone e si scompone continuamente con una rapidità che si può appena seguire collo sguardo* »<sup>74</sup>. Le spectacle auquel il se réfère est celui du carnaval (« *una grande processione carnevalesca* »), mais qui n'est au fond qu'un immense désordre qui attriste le spectateur :

*è l'umanità intera che sfila con tutte le sue miserie, con tutte le sue follie, coll'infinita discordia delle sue credenze e delle sue leggi ; è un pellegrinaggio di popoli decaduti e di razze avviliti ; una immensità di sventure da soccorrere, di vergogne da lavare, di catene da rompere ; un cumulo di tremendi problemi scritti a caratteri di sangue, e che non si scioglieranno che con torrenti di sangue*<sup>75</sup>.

Les remarques anthropologiques de De Amicis sur le peuple turc sont souvent prononcées sur le ton de la condamnation ouverte des mentalités encore attachées aux traditions ottomanes, accusées de « pourrir » les esprits :

*Il marcio è nascosto. La corruzione è dissimulata dalla separazione dei due sessi, l'ozio è larvato dalla quiete, la dignità fa da maschera all'orgoglio, la compostezza grave dei visi, che pare indizio di profondi pensieri, nasconde l'inerzia mortale dell'intelletto, e quella che sembra temperanza civile di vita, non è che mancanza di vera vita*<sup>76</sup>.

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 535-536.

L'infériorité du peuple turc est manifeste en tout : De Amicis décrit un peuple sauvage, composé d'« hommes archaïques des steppes et des cabanes » encore mal dégrossis par la vie en société : « *Spiritualmente, egli vive ancora nella città presso a poco come viveva nella tribù, in mezzo alla gente, ma solitario coi suoi pensieri. Non c'è, anzi, fra loro, una vera vita sociale* »<sup>77</sup>. Mais le pire des défauts du peuple turc est son hostilité à la civilisation :

*La civiltà per loro non è che una forza ostile che vuol disarmarli senza combattere, a poco a poco, a tradimento, per abbassarli a paro dei loro soggetti e spogliarli della loro dominazione. Quindi, oltre al disprezzarla come vana, la temono come nemica ; e poichè non possono respingerla colla forza, le oppongono la invincibile resistenza della loro inerzia*<sup>78</sup>.

L'infériorité de la civilisation turque est visible surtout chez les femmes, qui font l'objet de son chapitre *Le turche*. Après quelques considérations esthétiques, De Amicis condamne sévèrement le manque de rapports entre hommes et femmes et s'attarde longuement sur la pratique de la polygamie, qui nuit à l'éducation des femmes turques. Condamnées à vivre dans « l'ignorance crasse » et à l'ennui dans les harems, elles sont comparées à des enfants quand ce n'est pas à des mollusques. Le futur défenseur de l'éducation en Italie ne manque pas de souligner la dangerosité liée à l'absence d'instruction :

*in quella vita angusta, priva di alte ricreazioni dello spirito, nella quale rimane perpetuamente insoddisfatto il desiderio istintivo della gioventù e della bellezza, di essere ammirate e lodate, l'animo loro s'inasprisce; e che, non avendo il freno dell'educazione, corrono a qualunque eccesso, quando una brutta passione le muove*<sup>79</sup>.

Toutes ces remarques ont été maintes fois épinglées par les critiques de De Amicis, qui n'ont pas manqué de souligner ses idées préconçues, son nationalisme (voire son idéologie à tendance colonialiste), son opportunisme bourgeois et son incapacité à accepter la différence<sup>80</sup>. Le journaliste-reporter admet cependant ses limites et ses difficultés pour appréhender l'essence du peuple turc, qui au terme de son séjour lui semble encore une énigme :

*Fra loro ogni viso è un enigma ; il loro sguardo interroga, ma non risponde ; la loro bocca non tradisce nessun movimento del cuore. Non si può dire quanto pesi sull'animo dello straniero questo mutismo dei volti, questa freddezza, questa uniformità d'atteggiamenti statuari e di sguardi fissi, che non dicono nulla*<sup>81</sup>.

Dans tous les cas, les différences constamment soulignées entre les populations orientales et occidentales et les éléments de mystère entretenus par l'auteur sont liés à sa volonté de créer un effet de spectacle, de fasciner le lecteur en lui donnant de goût de l'exotique, que De Amicis résumé dans la formule : « *far balenare alla mente la storia intera d'una vita avventurosa e fantastica* »<sup>82</sup>. On comprend ainsi l'usage immodéré des techniques de la transfiguration et de la théâtralisation dans son récit<sup>83</sup>, qui permettent au narrateur de

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 547.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 540.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 327-328.

<sup>80</sup> Comme le rappelle M. Giammarco, « *Costantinopoli...* », p. 130.

<sup>81</sup> E. De Amicis, *Costantinopoli*, p. 532-533.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>83</sup> M. Giammarco, « *Costantinopoli ...* », p. 125.



transporter l'imagination du lecteur et de fournir un vivier d'images romanesques, qui sera largement exploité par exemple par Emilio Salgari.

## Conclusion

Il nous semble que la lecture des récits de voyage publiés par De Amicis dans les années soixante-dix nous permet de repérer quelques uns des traits principaux de la vision des peuples qui caractérise les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle : il s'agit d'une vision « italocentrée » partagée par les classes cultivées de l'Italie libérale<sup>84</sup>, marquée par la référence à la latinité commune des peuples d'Europe du Sud, par la hiérarchisation des civilisations « occidentale » et « arabo-musulmane » et par l'orientalisme qui alimente les politiques colonialistes et impérialistes européennes. Pour un examen plus complet et approfondi de la représentation des peuples étrangers, il serait par ailleurs intéressant d'analyser également l'appareil iconographique des volumes deamicisiens, d'autant plus que des illustrations sont ajoutées au fil des nouvelles éditions et traductions, et donnent à voir les stéréotypes qui ont forgé l'imaginaire de nombreuses générations.

En nous limitant à la lecture de ses récits, on peut déjà voir combien De Amicis a largement contribué à construire l'identité de l'Italie unifiée : lors de ses voyages en Europe, il a souligné les éléments de ressemblance entre les peuples de race latine, en insistant sur les liens fraternels existants entre Italiens, Espagnols et Français. S'il semble souscrire à une division au sein de l'Europe entre peuples septentrionaux et méridionaux, on remarque que ses déplacements en Orient lui permettent une redéfinition de l'Europe comme un continent culturellement unifié par la « civilisation occidentale » qui lui permet dans un second temps d'inclure pleinement l'Italie dans un « nous » européen dont l'Orient serait l'incarnation de l'altérité. Les récits de voyage de De Amicis, au même titre que son bien plus célèbre roman *Cuore*, ont ainsi eu une véritable fonction pédagogique de formation des Italiens, celle de « raconter aux bourgeois »<sup>85</sup> l'étendue du monde en leur expliquant leur place et leur rôle. Ce type de vision sert notamment à alimenter le discours colonialiste, même si De Amicis ne fit que de rares allusions dans son œuvre à l'expérience coloniale italienne.

Dans les années quatre-vingt, après l'immense succès du livre *Cuore*, inspiré par un nationalisme latent, l'attraction exercée sur De Amicis par l'idéologie socialiste lui inspirera une nouvelle vision du monde davantage marquée par les préoccupations sociales, notamment la question de l'émigration vers l'Amérique du Sud qu'il abordera dans son roman *Sull'Oceano*, et par un nouvel européisme militant pour le pacifisme<sup>86</sup>.

Laura Fournier-Finocchiaro, *Laboratoire d'Etudes Romanes (LER), Université Paris 8*

---

<sup>84</sup> Comme l'a observé Giorgio Bertone : « *De Amicis non tenta di penetrare, osserva e descrive la superficie sovrapponendo interpretazioni psicologiche ed estetiche, come dire, eurocentriche – meglio ancora, diremmo noi, 'italocentriche', tipiche cioè del clima culturale ed ideologico dell'Italia umbertina* », in *Antologia delle Opere di Edmondo De Amicis*, G. Bertone (dir.), Imperia, Città di Imperia, 1981, p. 37.

<sup>85</sup> F. Bacchetti, *I viaggi "en touriste" di De Amicis. Raccontare ai borghesi*, Tirrenia (Pise), Edizioni del Cerro, 2001.

<sup>86</sup> A. Brambilla, « "Addio alle armi". Appunti sull'antimilitarismo di De Amicis », *Rassegna europea di letteratura italiana*, n° 41, 2013, p. 59-77.